

T. Carmi

Poèmes

traduit de l'hébreu par Frans De Haes

T. Carmi (de son vrai nom Carmi Tscharny) est né en 1925 à New York et, mis à part trois années passées à Tel-Aviv avec ses parents, y a vécu jusqu'en 1946. Il a fait ses études à la Yeshiva University et à Columbia. Après avoir travaillé un an en France dans des homes chargés d'héberger des enfants rescapés des camps nazis, Carmi s'installa en Palestine, en 1947. Pendant la guerre d'Indépendance, il combattit dans les rangs de la jeune armée israélienne. Il vécut à Jérusalem où il enseigna au Hebrew Union College. T. Carmi est mort le 16 novembre 1994.

T. Carmi est l'auteur de quinze livres de poésie parmi lesquels : *Il n'y a pas de fleurs noires* (1953) ; *La dernière mer* (1958) ; *Le serpent d'airain* (1962) ; *La licorne regarde dans le miroir* (1967) ; *Autre chose* (1969) ; *Les excuses de l'auteur* (1973) ; *Vers une autre terre* (1977) ; *A la pierre des pertes* (1981) ; *La moitié de mon désir* (1984) ; *Une seule pour moi* (1985) ; *Poèmes de l'abandon* (1988) ; *Vérité et conséquence* (1993). Par ailleurs, il a réalisé pour les éditions Penguin une monumentale anthologie de la poésie hébraïque.

TOUTE MA VIE

Toute ma vie j'ai tendu des pièges : au bord des routes, dans les pièces de ma maison, dans les pays lointains que je ne verrai jamais.

Parfois j'entends gémir : mes amis, ma femme, mon fils, des ennemis proches et des compagnons lointains que je ne connaîtrai jamais.

Si seulement ils comprenaient que je ne traque rien que mon ombre, sans doute ne couvreraient-ils pas cette haine, sans doute ne crieraient-ils pas.

ADAM EXPLIQUE LA RAISON DE SON SILENCE

Ton corps je l'ai entendu
bien avant que tu dises ton nom.

C'était dur de parler.

La clameur de la création
assourdissait mes oreilles :
il y avait des eaux tumultueuses
récalcitrantes à la séparation ;
la lune dévisageant le soleil
avec colère ; des ailes nouvelles
convulsées dans un vent sans nom.

C'était dur de parler :

les profondeurs hurlaient ;

les arbres sans fruit

criaient leur rancœur¹ ;

le tonnerre nouveau-né

chassait l'éclair ;

la mer était ébahie :

comme un grand cœur

palpitait un léviathan.

Alors, quand la chance a tourné,

quand le glaive a flambé,

je suis resté sans voix,

tant j'étais accoutumé

aux bruyants actes primaires.

Tu comprendras sûrement :

ton corps je l'ai entendu

bien avant que tu dises ton nom.

Et toujours il déambule là-bas

dans le Jardin.

1. La première strophe fait allusion à plusieurs légendes juives concernant la Création. Un vieil adage midrashique prétend que, n'éprouvant nul besoin d'attirer l'attention, les arbres portant leur fruit sont silencieux ; alors que les arbres stériles se sentent obligés de faire du tapage.

A PROPOS DE MIRACLES¹

J'entre dans la cuisine sombre
et tourne le commutateur.
Lumière !

Je m'assieds sur le divan
près du chien.
Il se met sur le dos,
lève les pattes et grogne.

Dans la chambre à coucher
je me penche vers ma femme.
Elle sourit dans son sommeil,
marmonne, rêve à nouveau.

Ne comprennent-ils donc pas ?
Des créatures de feu murmurent,
l'Ange de la Mort est dans la ville,
l'Autel pleure².

Et moi je vais de chambre en chambre,
nuit après nuit,
comptant les miracles.

1. Poème extrait du recueil *Devant la pierre des égarés*.

2. Strophe bâtie sur plusieurs allusions talmudiques. La première concerne le mot *hashmal* (jadis : « électrum », « béryl » ; aujourd'hui : « électricité ») qui surgit dans *Ezéchiel*, chap. 1., et qui fut interprété plus tard comme un acronyme pour : « des créatures de feu murmurent » (HAYot eSH meMALeLot) ; la seconde allusion se réfère à la phrase talmudique : « si les chiens aboient, l'Ange de la Mort est dans la ville ». La troisième concerne la déclaration suivante : « quand un homme divorce de son amour d'enfance, même l'autel du Temple verse des larmes pour lui. »

TOUTE LA VÉRITÉ

Je suis un menteur
et je cherche la vérité.
Comme un végétarien
cherchant un troupeau de bœufs.
Comme un daltonien
cherchant un arc-en-ciel.
Comme un eunuque.
Comme l'aveugle
cherchant le boiteux.

Mais si toi tu me disais
que je suis un menteur,
alors je serais très vexé.

CACHETTES

Je me cache derrière les mots comme un enfant se couvre le visage de la main. Et pense qu'on ne le voit pas.

L'ALTRUISTE

Personne ne sait qu'il y a en moi une bombe à retardement. Et puisque j'en ignore le délai, j'esquive toute rencontre face à face. Dans la rue je marche en zigzaguant.

Zig – je salue mon enfant de la main et traverse la route en courant.

Zag – je laisse ma femme sur le passage pour piétons et me précipite vers un jardin public désert.

Ils ne savent même pas que je les ai sauvés. Mais à force de sauver des vies mes forces déclinent. Il m'est devenu clair que bientôt je devrais me désamorcer moi-même.

Les deux poèmes qui suivent sont extraits de *Shirim min Ha'azouyah*. Recueil paru en 1988. Le titre signifie aussi bien « Chants (poèmes) à partir de la désolation » que « Chants (poèmes) de la délaissée ».

LE DISCOURS DU SURVIVANT

Ceux qui se souviennent de moi
ne cessent de périr,
périssent, s'en vont.
Premier intéressé
je dis :
subrepticement comme des voleurs
ils ont emporté avec eux
photos, lettres, brouillons,
me laissant les mains vides.

Je regarde mes paumes
et vois une désolation :
pas d'ombre, pas d'écho,
pas la moindre voix d'en haut.
Comment ont-ils arraché les lignes
du cœur de mes poings serrés ?

Ils étaient en moi, moi en eux.
Pour eux pas de remplacement.
A leur départ ils m'ont légué
cette distance
entre moi et moi-même.
Et je dis :
Voici mon habit neuf, voici mon remplacement¹.

1. Le dernier vers est extrait du rituel de Yom-Kippour.

EN DIVORÇANT

En divorçant tu nais à nouveau :
soudain sens dessus dessous
tu as les yeux rivés au sol ;
quelqu'un compte tes membres,
voit si tu n'as pas un bec de lièvre,
un sixième doigt, un troisième œil.

Le cordon ombilical est coupé.
Sans vaisseau-mère
tu te débats dans l'espace, frappé, abandonné,
blessé par les regards pénétrants
d'yeux étrangers semant la terreur.

Un berceau tout neuf t'attend.
Linge frais, oursons musicaux.
Myrrhe, shampoing, talc.
Comme des dents de lait
des syllabes neuves te gercent la lèvre.

Jour et nuit tu es sous surveillance.
Chaque mouvement de ton corps menu,
chaque sécrétion, chaque risette, chaque hoquet
s'inscrivent dans l'album qui gonfle.
Les jouets feignent l'innocence :
tous sont des appareils d'écoute !

En divorçant tu nais à nouveau.
Mais l'Ange préposé à l'Oubli
(voici ta punition)
oublie méchamment de te gifler.
Tu nais à jamais invalide
dur d'années¹
doué de mémoire.

Tous ces jours-ci je reste dans les coulisses. Je mémorise de vieilles répliques.
Je déplace des accessoires, pose devant le miroir, aide la couturière, la
maquilleuse, le distributeur de thé. Peu à peu j'oublie que dans l'espace il
existe une scène et des lumières et des mots. Mais soudain quelqu'un me
bouscule vers la scène – et à l'instant même j'oublie d'où je suis venu.

1. Jeu sur l'expression *rah beshanim* (« tendre [doux] en années »), qui désigne communément le nouveau-né. L'Ange de l'Oubli est celui qui, selon la légende, gifle le nouveau-né afin qu'il oublie tout ce qu'il aurait déjà appris dans le ventre de sa mère.

VÉRITÉ TERRESTRE

Fouille furète empoussière
écarte les détritrus
filtre.

Entasse la glaise
à laquelle il se grattera le temps venu¹.
Ou bien il s'en couvrira les yeux.

VÉRITÉ MARITIME

1.

Le voici qui se cambre
au milieu des silences et de l'écume,
minuscule petit dauphin ;
le voici qui respandit
au soleil et dans le vent.
Et puis le voici
dans la boîte à conserves dorée
œil opaque et bouche bée.

2.

La plupart du temps il se calfeutre dans sa maison, il somnole, il dort. Mais annonce-t-on une mer agitée qu'il s'ébroue et se précipite sur la plage. Tête baissée vers les sables, il longe la ligne d'écume frémissante et pense : « Voici un tracé d'e. c. g. des abîmes. » Rien n'échappe à ses yeux ratisseurs. Il trie, il passe au crible, il classe, il filtre. Il amasse son cher trésor. Éclaireur avisé, il déchiffre les événements de la nuit : ici – lit-il dans la cendre – des chairs ont grillé dans le feu ; ici l'enfant couvrit son père de sable brûlant ; ici elle monta et descendit sur lui, le dos tourné vers le couchant – et lui, d'un doigt tremblant, écrivit son nom sur ses hanches. Mais au matin, sa peau était blanche comme un caméléon sur un mur chaulé.

Assez souvent, au crépuscule, il retourne à la maison les mains vides. Mais la tête pleine.

1. Allusion à Job, II, 8.

SUPPLIQUE

« Je suis le poète qui ment. »
(Meshoulam da Piera, 13^e s.)

S'il te plaît, ne viens pas me reprocher
de faire comme si.
Qui n'en fait autant ?
La reine de la nuit fait comme si
son règne était à jamais¹.
L'enfant fait comme s'il
n'y avait pas de pronoms personnels.
La mue fait comme si
elle allait à nouveau faire comme si.
Printemps, marée haute, pleine lune :
tous font comme s'ils
allaient être jusqu'à la fin des temps.

Seuls ces mots-ci
ne font pas comme si.

CANTIQUE DES DEGRÉS

Et notre langue est vermine.
Sans frauder nous dirions :

notre langue est vermine,
elle est larve, elle est poussière.

Mais si elle devenait pure
comme la pierre de saphir

comme le vent du désert
alors nous dirions :

nous, certes, avons été ;
mais nos bouches sont pleines de rire².

1. *Malkat halailah* : « Reine de la nuit. » Ce nom désigne une fleur de cactus qui ne fleurit qu'une fois l'an, la nuit.
2. Allusion au Ps. 126, verset 2 : *Az yimalé shok pinou ouleshonenou rinah* : « Alors notre bouche était pleine de rires, notre langue de cris de joie. » Il y a jeu ici sur *rinah* (joie, allégresse) et *rimah* (vermine).

LETTRE AU JE LYRIQUE

Cher je,
qu'aurais-je fait sans toi ?

Tu es ma nourriture, tu es mon vêtement ;
quand elle se tait
tu me donnes la réplique.

Grâce à toi je peux habiter la poudre¹
et un jour plus tard
jeter la poudre aux yeux.

Grâce à toi je peux
passer ma mère sous silence
maudire le père qui m'a engendré
me rouler sur ma femme.

Grâce à toi je peux
me marier, me vanter, me vautrer, divorcer,
comploter, peloter, suffoquer,
écorcher et jouir, maigrir et grossir,
démentir et avouer ma faute d'un trait
– et tout cela plus vrai que vrai !

C'est grâce à toi – mon Lear, ma lyre ! –
que je peux partager mes biens
et gicler un bruit de bave
contre le vent dans les ténèbres.

N.B. Cher je, chose essentielle que j'oubliais. C'est grâce à toi que je puis
aussi me poser la question : mais que ferai-je sans toi ?

1. Les « shokhnei-afar », c'.-à-d. les « habitants de la poussière (poudre) », désignent les morts.

POÈME D'AVANT QUE

A la mémoire d'Amir Gilboa
huit ans après sa mort

Tabula rasa
tabula rasa
je me le répète
j'essaie de m'assoupir
lisse lisse
comme un lac dormant dans la nuit
comme la joue de mon fils
qui dort dans la chambre voisine
respire respire
comme la caresse d'une vague
que l'on n'entend pas
sur le sable qui languit
comme dans la nuit ma main
après ton souffle et ton sexe
comme lentement
– et qu'il n'y ait pas plus lent –
planant au-dessus de l'abîme
qui guette
le battement d'ouragan au cœur du gouffre
comme un cri qui transsude
dans la profondeur de son rêve
dans la profondeur de ton rêve
de peur que je ne dorme.

mai-septembre 1992¹

1. Poème extrait de *Emet Vehovah* (« Vérité et Devoir »), recueil paru en 1993.